

Autoportrait dans l'atelier

—

Giorgio Agamben

Traduit de l'italien par Cyril Béghin

—132 pages, 25 euros.

Paru aux éditions de l'Arachnéen que nous connaissons surtout pour le travail déterminé, précis, j'allais écrire amoureux, que Sandra Alvarez de Toledo et Anaïs Masson y ont mené sur l'œuvre de Fernand Deligny, *Autoportrait dans l'atelier* de Giorgio Agamben fait, contre toute attente, la part belle à l'altérité. Le philosophe italien, loin de produire un portrait ontologique où il trouverait de quoi se définir, s'arpenter aux limites de sa subjectivité et de son histoire psychologique dans une supposée intériorité, y dessine un autoportrait *in situ* dans les ateliers qu'il a habités, et en compagnie : celle des œuvres et des amis. Ainsi les *studio* qu'ils soient à Venise, Rome ou Paris sont davantage que des territoires ce sont des contextes. S'y tissent un monde peuplé de lectures, d'œuvres et d'auteurs. L'ouvrage qui compte 85 images couleur pour 134 pages s'inscrit lui-même radicalement dans une dynamique de l'accueil de cet autre du texte qu'est la photographie. Walter Benjamin qui représente vraisemblablement chez Agamben la figure ambiguë de l'altérité fraternelle, revient dans le texte plus qu'Agamben ne revient à lui-même, en évoquant Max Kommerell, par exemple. C'est que cet essai tend à rendre compte de l'ensemble qui constitue une pensée, un ensemble riche d'échanges allant de ceux qu'il entretient avec l'œuvre d'Alfred Jarry à ceux qui animèrent sa relation à Julien Coupat. Il est question de cela, *des liens* et de la forme : une esthétique de la poétique des formes par les liens. Giorgio Agamben construit un récit de l'écriture philosophique en situation car « Qui prétend écrire de la philosophie sans se poser – explicitement ou implicitement, peu importe – le problème poétique de sa forme, n'est pas un philosophe. », ici le problème est plus que posé il est exposé.